



Martin Suter, faiseur d'intrigues inspiré

Littérature. Dans sa série policière des Allmen, le grand romancier zurichois raconte «le monde tel qu'il est» en y mettant sa «vision satirique». Entretien alors que le troisième volet, «Allmen et les dahlias», paraît en français.

GHANIA ADAMO

S

Sherlock Holmes et Watson n'ont qu'à bien se tenir. Depuis quelque temps, ils ont deux sérieux concurrents qui font un tabac dans le monde du polar: Allmen, le détective privé alémanique, et Carlos, son confident guatémaltèque. Deux personnages aussi excentriques qu'attachants, héros d'une série policière imaginée par le romancier zurichois Martin Suter. Désormais célèbre en Suisse comme à l'étranger, cette série compte jusqu'à ce jour quatre titres dont le troisième *Allmen et les dahlias* est paru chez Christian Bourgois dans la traduction française d'Olivier Mannoni (lire ci-contre). Le quatrième volet *Allmen und die verschwundene Maria*, sorti en mars, attend d'être traduit en français. Les francophones fans du Zurichois s'impatientent déjà.

Publié dans une trentaine de langues, Suter est le romancier suisse, vivant, le plus lu dans le monde. Ce qui ne lui monte guère à la tête, qu'il garde froide en confiant: «J'ai su que je serais écrivain au Collège Saint-Michel à Fribourg quand le prof me demandait de lire mes compositions devant la classe.» A 66 ans, Martin Suter est toujours très inspiré.

Combien de volets prévoyez-vous pour la série des Allmen?

Martin Suter: Je ne me suis pas mis de limites. Je continuerai tant que j'aurai des idées, et je ne m'arrêterai que si je commence à m'ennuyer, car il y aurait là un risque que j'ennuie le lecteur aussi.

Vous publiez des romans non policiers, comme dernièrement *Le Temps, le Temps*, qui s'intercalent entre les volets de votre série. Est-ce pour échapper à l'ennui?

Non. C'est plutôt un pari que je me suis lancé: alterner l'écriture classique, dense, et l'écriture «policière» plus légère. En ce moment, par exemple, je rédige un roman qui porte sur un grand scandale financier.

Allmen évolue dans le milieu de l'art riche et filou où le scandale fleurit justement. Ce milieu est-il le reflet d'une réalité que vous connaissez?

Il ne faut pas donner une quelconque interprétation à cette série. Elle ne symbolise rien, c'est juste une fiction. J'y décris tout simplement le monde comme je pense qu'il est. Et j'essaie de le faire de manière réaliste, en y mettant toutefois ma vision satirique. Prenez le personnage



Martin Suter partage son temps entre le Guatemala, Ibiza et la Suisse. BASTIAN SCHWEITZER © DIOGENES VERLAG

de Gutbauer, vieille dame très riche dans *Allmen et les dahlias*. Elle n'est pas la copie de quelqu'un que je connais, mais elle est crédible dans sa richesse comme dans sa fantaisie. D'ailleurs même Allmen est une fantaisie: il vit avec son majordome, un sans-papiers, dans la maison du jardinier qui lui reste d'une villa qu'il avait autrefois achetée. L'auteur que je suis s'amuse donc à inventer des situations et des êtres qui, tout en échappant au réel, en offrent une image critique.

Un dandy qui aime le luxe, tel est Allmen. Il demeure un peu dans le prolongement du personnage de Weynfeldt qui donne son nom à l'un de vos romans. Jusqu'à quel point y avez-vous mis de vous-même?

J'ai mis plus de moi dans Weynfeldt que dans Allmen. Quand j'ai décidé d'écrire ma série policière, je savais que je passerais beaucoup de temps avec son per-

sonnage principal. Il me fallait donc quelqu'un d'agréable. Je me suis alors souvenu de Weynfeldt qui m'offrirait sa compagnie plaisante et je me suis dit que j'aurais besoin d'un héros qui soit comme lui, sympa. C'est ainsi que j'ai construit le personnage d'Allmen, en lui ajoutant néanmoins un petit côté imposteur. Bon, je ne suis pas un imposteur (rires), mais j'aime en effet le luxe. Ce qui ne m'empêche pas d'apprécier aussi la vie simple, celle des paysans par exemple. Jouer avec les identités m'amuse. Pas seulement dans les romans, mais dans la vie aussi. Vous savez, je partage mon temps entre le Guatemala, Ibiza et un peu la Suisse. D'un pays à l'autre, je suis différent. L'homme moderne évolue selon les lieux qu'il habite. Autrefois, on naissait horloger et on le restait toute sa vie. Aujourd'hui, on peut être banquier la semaine et footballeur le dimanche.

A propos d'identité, vous sentez-vous germanique ou hispanique?

Germanique. Je suis très discipliné. Quand j'écris un roman, je commence mon travail tôt le matin. Ceci dit, je parle l'espagnol depuis 25 ans seulement. Or j'estime que ce n'est pas suffisant pour se dire hispanique.

Erwin Sperisen, ex-chef de la police de Guatemala City, accusé de meurtres, a été condamné récemment à Genève à la prison à vie. Feriez-vous de cet homme un sujet de roman?

Certainement pas. Le système judiciaire au Guatemala est très corrompu. Je ne doute pas de l'implication de Sperisen dans les crimes dont on l'accuse. Mais d'ici à écrire un roman sur le sujet... Non, je n'irais pas chercher la vérité là-bas, c'est trop dangereux, j'y risquerais ma peau.

De nombreux suspects à débusquer

Le premier vol fut celui de cinq coupes en céramique (*Allmen et les libellules*), le deuxième, celui d'une pierre précieuse (*Allmen et le diamant rose*) et le troisième, celui d'un tableau de Fantin-Latour, objet de toutes les convoitises dans *Allmen et les dahlias*. Derrière chaque vol, une crapule qui se prend pour un prince entiché d'art. Et derrière chaque crapule, il y a Johann Friedrich von Allmen aussi nonchalant dans sa vie de grand bourgeois déchu qu'actif dans ses recherches de détective frondeur. Cinquante-trois suspects l'attendent dans *Les Dahlias*. Rien que ça! Mais comment va-t-il faire pour déchiffrer ce vol commis dans un vieil hôtel de luxe, en Suisse, où vit à l'année la richissime Dalia Gutbauer, 100 ans, propriétaire des lieux et du tableau dérobé? Allmen comptera sur l'aide précieuse de son cher Carlos, sur son propre flair d'enquêteur acharné et sur le talent de Martin Suter qui lui tend tous les fils à tirer pour démêler l'intrigue. GHA

> **Martin Suter, *Allmen et les dahlias*, Ed. Christian Bourgois, 188 pp.**

La vérité sur l'affaire Harry Quebert, thriller du Genevois Joël Dicker, fait un malheur dans le monde littéraire international. Ce jeune auteur est-il un concurrent pour vous?

Oui, et c'est tant mieux. Ceci dit, il y a un autre Suisse, Pascal Mercier, qui avait connu lui aussi un succès fulgurant avec son thriller *Train de nuit pour Lisbonne*. Ce sont là des événements exceptionnels qui méritent d'être rappelés. Mais pour revenir à Dicker, je dirais qu'il aura un défi à relever, le même que j'ai eu quand j'ai sorti mon premier roman *Small World*: il va lui falloir écrire un deuxième roman, puis un troisième... pour confirmer son succès. Et ce n'est pas facile! Après *Small World* j'ai écrit un livre qui n'a jamais été publié. Ce n'est qu'avec *La face cachée de la lune*, mon troisième ouvrage, que tout a redémarré. I

RODRIGO REY ROSA

Un roman guatémaltèque

LISE-MARIE PILLER

Le Guatemala... Terre de couleurs et de soleil. Pays où s'entremêlent pluie tropicale et fumée des pots d'échappements. Et à la croisée de deux mondes, celui des bidonvilles et de la modernité, le clivage règne. Une profonde rupture sépare le peuple maya des descendants des Espagnols depuis des siècles. Alors que les uns monopolisent le haut de l'échelle sociale, les autres tentent tant bien que mal de s'agripper aux barreaux. En servant les riches, par exemple...

Cayetano, un jeune Maya, entre au service d'une famille de banquiers. Son rôle est de protéger la fille du patron, Clara. Et au fil du temps,

une certaine complicité s'installe, jusqu'au jour où la jeune fille disparaît. S'agit-il d'un enlèvement? D'un départ volontaire? C'est vers cette dernière hypothèse que semble pencher la balance, car Clara passe de temps à autre des coups de fil à son père, où elle se borne à dire que «tout va bien» et qu'elle est en bonne santé. Le temps passe et le mystère demeure... Alors que tous baissent les bras, Cayetano s'obstine. Déterminé à retrouver Clara à n'importe quel prix, il mène une enquête qui le conduira des baies vitrées d'un hôpital dernier cri à un village peuplé d'Indiens mayas. Monde moderne et tradition ancienne vont alors se rejoindre pour

offrir au lecteur un dénouement pour le moins inattendu.

D'une écriture vive et enlevée, Rodrigo Rey Rosa brosse un portrait sans concession de son pays natal. Insécurité, corruption, enlèvements, violence, l'écrivain soulève un à un les problèmes qui empoisonnent lentement le Guatemala. Et à travers ce sombre tableau, quelques étincelles d'espoir crépitent çà et là, portées par Cayetano, l'Indien qui veut encore voir la beauté et la vérité là où ne semblent régner que les ténèbres... I

> **Rodrigo Rey Rosa, *Les sourds*, Ed. Gallimard, 288 pp.**

JENNIFER SCHWARZ

L'homoparentalité, vue de l'intérieur

LAETITIA ROBYR

Comme le suggère sa page de couverture (on y voit une paire de bottillons à talons, une paire de ballerines et deux paires de chaussures d'enfants), le roman de Jennifer Schwarz raconte l'histoire d'une famille particulière, celle d'une famille dite «non traditionnelle», celle d'une famille homoparentale. C'est après avoir entendu tant de sociologues, de juristes, de psychanalystes, de politiques, de représentants religieux et de journalistes débattre de sa propre situation familiale que Jennifer Schwarz a décidé d'écrire ce roman largement autobiographique: «Je les ai entendus argumenter, théoriser, interroger nos modèles, nos représentations: Qu'est-ce que la filiation? Comment concilier l'évolution de la science et de l'éthique? Qu'est-ce qu'un père? Qu'est-ce qu'une mère? Qu'est-ce qu'un parent? De quoi un enfant

a-t-il besoin pour se construire? Et apporter chacun son expertise, son analyse, son point de vue.»

Le roman de Jennifer Schwarz permet donc d'aborder de l'intérieur la question de l'homoparentalité mais aussi de l'identité sexuelle ou encore de la féminité. Sans tomber dans le pathos, l'auteure mentionne également les nombreuses difficultés auxquelles sont confrontés les couples homosexuels désireux de fonder une famille. Après avoir appréhendé la notion de parentalité du point de vue juridique, biologique, religieux et social, Jennifer Schwarz nous rappelle, avec justesse et sensibilité, qu'un enfant est avant tout le fruit d'un amour entre deux êtres. I

> **Jennifer Schwarz, *Une histoire de famille*, Ed. Robert Laffont, 156 pp.**